

Compte rendu

Ouvrage recensé :

LÉGASSE, Simon, « *Et qui est mon prochain ?* » *Étude sur l'agapè dans le Nouveau Testament*

par Odette Mainville

Laval théologique et philosophique, vol. 48, n° 1, 1992, p. 139-140.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/400679ar>

DOI: 10.7202/400679ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

1) Dans une première section (pp. 9-23) intitulée «L'architecture de l'épître», l'A. relève un certain nombre de correspondances au niveau du vocabulaire entre différentes sections de l'épître (ex. entre l'exorde et l'épilogue). Il ne s'agit, à ce stade, que d'un exercice de surface qui compte vérifier la justesse des prétentions méthodologiques. Exercice qui, néanmoins, permet de mettre en évidence les trois grandes articulations de l'exposé dogmatique de l'épître: 1,16-4 – la justification par la foi; 4-8 – le combat entre la mort et la vie; 9-11 – le sort d'Israël. L'A. est d'avis qu'à «cette symétrie de vocabulaire correspond une symétrie de pensée» (p. 12). Il montre enfin que la dernière section, «bien que ... moins utile à l'intelligence de la lettre» (p. 18), émane également d'une construction bien symétrique.

2) Dans la deuxième section (pp. 24-28) intitulée «Quand Paul lui-même résume l'épître aux Romains», l'A. utilise de façon peu critique des lettres dont l'authenticité pose problème (en l'occurrence, celle à Tite et celle aux Éphésiens) afin de montrer, à partir d'extraits de ces lettres, que Paul reprend et résume des idées de Romains. Les parallèles évoqués sont indéniables; mais la démonstration qu'il compte faire perd sa valeur s'il ne s'agit que de pseudépigraphies qui pourraient s'inspirer de Romains. D'ailleurs, cette section, qui n'était pas essentielle au propos de l'A. et qui apparaît plutôt comme un corps étranger, débalance l'ouvrage et le rend inutilement vulnérable.

3) Dans la troisième section (pp. 29-159) intitulée «L'Épître aux Romains. Texte structuré et commentaire», de beaucoup la plus longue et la plus importante du livre, l'A. offre une lecture suivie de l'ensemble de l'épître aux Romains. Cette section est ainsi organisée: sur la page de gauche, apparaît le texte structuré (qui est traduction originale de l'auteur); sur la page de droite, un bref commentaire (ainsi voulu car l'attention doit se porter sur le texte même de l'épître, insiste l'auteur) accompagne le texte de la page de gauche. Pour chaque portion de texte, l'A. fait ressortir, autant que faire se peut, le mouvement concentrique de façon toujours à mettre en relief l'unité du texte. Cette section centrale de l'ouvrage répond bien aux objectifs de l'auteur puisque, d'une part, le texte sacré est effectivement mis à l'honneur; et que, d'autre part, les commentaires, qui sont particulièrement bien faits, s'avèrent un bon guide de lecture. L'exégète tout autant que le profane y trouvent leur parti; car, tout en respectant les exigences d'une approche scientifique (par exemple, l'originalité de sa compréhension du pas-

sage 2,1-16), l'A. offre un précieux outillage pour une lecture non spécialisée, mais sûrement fructueuse, de l'épître. Bref, un livre qui peut servir aussi bien à un cours d'exégèse qu'à un groupe biblique. On peut cependant regretter que l'ouvrage n'offre aucune synthèse sur les grands thèmes de l'épître, tels la justice de Dieu, la justification par la foi, la colère de Dieu, etc. Une telle synthèse aurait été particulièrement profitable au lecteur non spécialiste.

4) Dans la quatrième section (pp. 161-164) intitulée «Actualité de l'épître aux Romains», l'A. signale quelques interpellations que ce «premier traité de théologie chrétienne qu'ait connu l'Histoire ... adresse aux hommes de notre temps» (p. 161). Cette partie est plutôt décevante pour ses tendances apologétiques et pour son recours à un discours d'une époque révolue. L'A. fait ressurgir de vieux débats tels la preuve de l'existence de Dieu, la foi comme résultat de l'observable ou comme affaire rationnelle (cf. pp. 161-162), etc. On peut lire à titre d'exemple: «Si l'athéisme doit être combattu, c'est parce qu'il s'oppose à la droite raison, et que, contraire à la vérité, il ne peut être que déshumanisant» (p. 162). Le ton est moralisateur et peu tendre à l'endroit des Juifs (cf. p. 163). Alors que cette épître est devenue, aujourd'hui, un lieu privilégié de dialogue œcuménique, l'actualisation qui vient clore le livre risque de rebuter plus que d'unir. L'A., de plus, ne trahit-il pas, au dernier tournant, le désir exprimé au début du livre, soit celui de rejoindre les individus de tout milieu?

Mais comme la section centrale est, nous l'avons déjà signalé, la plus volumineuse et la plus importante, l'ouvrage demeure très valable tant pour l'originalité de son approche que pour la qualité de son exégèse.

Odette MAINVILLE
Université de Montréal

Simon LÉGASSE, «Et qui est mon prochain? Étude sur l'agapè dans le Nouveau Testament. Coll. «Lectio Divina», n° 136. Paris, Cerf, 1989, 183 pages (13,5 × 21,5 cm).

L'auteur de cet ouvrage cherche à identifier l'objet de l'*agapè* dans le Nouveau Testament; ou encore, à mesurer l'envergure de l'ordre d'aimer son prochain.

Au premier stade de son étude, l'A. s'affaire à éclairer la question suscitée par la recommandation insistante de s'aimer entre chrétiens, à savoir: «Qu'est-ce qui est premier: l'amour communautaire se dilatant ensuite au bénéfice de tout homme, ou bien l'amour universel qui, en raison des circonstances, se serait contracté au point de n'être plus guère qu'une communion entre «frères»? À cette fin, il respecte, comme il se doit, la chronologie du Nouveau Testament, allant de Jésus à Jean. Dans la littérature paulinienne et dans les synoptiques, l'ouverture extra-communautaire ne laisse aucun doute; ce qui, toutefois, est moins évident chez Jean où l'on croit assister à un véritable recul. L'A. montre cependant que la théologie johannique, bien que marquée par l'épreuve historique de l'échec, n'en arrive pas à un repli; le fait, dira-t-il, d'écrire «pour que le monde croie» implique l'espérance que le monde cesse d'être le monde (l'ennemi) pour joindre le salut offert par le Christ.

Dans la deuxième étape du volume, l'A. cherche à établir la portée du terme *prochain* dans le Nouveau Testament. Il confronte, à cette fin, les données du N.T. à celles de l'A.T. ainsi qu'à celles du judaïsme ancien (ch. 2). Il en arrive à la conclusion que, dans la période vétérotestamentaire, «partout le prochain se confond avec le "frère" israélite» (p. 54), alors que le champ de l'*agapè*, dans le N.T., déborde les frontières du christianisme pour en arriver à une extension illimitée (p. 70).

L'A. met également en relief la nouveauté de l'éthique chrétienne qui étend le précepte de l'amour jusqu'aux ennemis. En monde juif, l'ennemi qu'il faut respecter, nous l'avons vu, est toujours à l'intérieur du monde juif; mais aussi, l'attitude de bienveillance recommandée à l'égard de l'étranger est, dans une certaine mesure, teintée d'égocentrisme: il ne faut pas, par exemple, se venger de peur que la colère de Dieu ne retombe sur soi-même (Pr 24, 17-18). De même, dans le monde gréco-romain, l'ordre d'aimer les ennemis émane du fait que tout être humain fait partie du grand tout divin et que la haine du prochain met en péril l'intégrité de ce tout. Dans le N.T., le précepte vise à vaincre et à déraciner le mal. «Il ne s'agit pas de gagner l'ennemi, mais de suivre les chemins de Dieu en aimant comme il a aimé» (p. 145). Légasse montre enfin que cette spécificité chrétienne de l'amour «dérive d'une source critique et réformatrice» qu'il n'hésite pas à identifier à la personne de Jésus.

Bref, une étude bien menée qui répond clairement à la question souvent posée du caractère nouveau de

l'amour en christianisme et qui montre bien que cet amour nouveau jaillit de la personne de Jésus.

Odette MAINVILLE
Université de Montréal

BERNARD DE CLAIRVAUX, **Éloge de la nouvelle chevalerie, Vie de saint Malachie, Épitaphe, Hymne, Lettres** (introductions, traductions, notes et index par Pierre-Yves Emery). Coll. «Sources chrétiennes», n° 367. Paris, Cerf, 1990.

La collection «Sources chrétiennes» nous offre, par ce volume, le premier tome des œuvres complètes de Bernard de Clairvaux, qu'elle entend publier d'ici à l'an 2000. Ce projet fut officiellement inauguré l'an dernier lors du colloque international de Lyon («Bernard, histoire, mentalités, spiritualités», Lyon, 5 au 9 juin 1990) tenu à l'occasion du 9e centenaire de naissance de Bernard de Clairvaux, à l'initiative du directeur de la collection, le père Dominique Bertrand. Les Actes de ce colloque constitueront, pour l'essentiel, l'introduction générale de la «série bernardine», laquelle introduction nous est annoncée pour la présente année. L'ensemble du projet comportera treize tomes regroupant l'ensemble des écrits attribués à Bernard.

Projet gigantesque que cette édition, tant par l'ampleur du corpus – Bernard nous ayant laissé une littérature considérable – que par la mobilisation d'une équipe internationale de spécialistes des sources bernardines, qui se chargera de mener à bien ce projet. Projet aussi attendu par tous ceux et celles qui s'intéressent tant à la personne de Bernard de Clairvaux qu'aux origines de l'histoire cistercienne. Depuis l'édition critique des sources par Dom Jean Leclercq, nous disposons certes d'un outil précieux de travail pour les spécialistes mais peu accessible à un public cultivé mais de moins en moins familier avec la langue latine. L'édition bilingue saura contenir autant les premiers que les seconds.

Le présent tome n'est pas constitué d'œuvres majeures de Bernard. Certes, son *Éloge de la nouvelle chevalerie*, tout autant que sa *Vie de saint Malachie*, nous informe-t-il des grands thèmes spirituels qui traverseront ses œuvres majeures, mais il demeure, somme toute, secondaire dans l'ensemble de ses écrits. Malheureusement, il nous faudra attendre encore quelques années, avant d'avoir accès aux textes plus importants, en particulier son traité